

Anthologie :

Ceci est une anthologie de 15 poèmes et le thème que j'ai choisi pour celle-ci, puisqu'il faut choisir car sans choix, la seule chose qu'on peut choisir est justement de choisir de ne rien choisir. J'ai donc décidé de choisir le thème du voyage grâce auquel je vais pouvoir montrer que tout est lié.

Étant donné qu'il me paraît difficilement concevable de commencer par autre-chose que le commencement, nous allons commencer par L'invitation au voyage de Charles Baudelaire publié dans Les Fleurs du Mal publié en 1857. Cette œuvre me paraît importante car bien qu'il ne s'agisse pas d'un récit de voyage, elle vous prépare, vous, lecteurs à l'idée de voyager.

Je peux maintenant vous parler du deuxième poème. Il s'agit de Départ de Arthur Rimbaud publié dans Les Illuminations entre 1872 et 1875. Bien qu'il ne s'agisse toujours pas d'un voyage, ce poème permet de comprendre ce qui peut pousser à voyager à l'aide de seulement six mots : « Assez vu », « Assez eu » et « Assez connu ». De plus bien que le poème date de la fin du 19^{em} siècle, ces raisons sont toujours d'actualité.

Notre voyage dans le monde des voyageurs de la poésie peut donc commencer. Pour ça j'ai choisi comme troisième poème Heureux qui, comme Ulysse, a fait un beau voyage de Joachim Du Bellay publié dans Les Regrets en 1558. On y retrouve l'idée du voyageur qui regrette de ne plus être chez lui et je pense que dans tout voyage on peut avoir ce sentiment. Aussi bien à l'époque de Du Bellay que de nos jours. Cependant il ne faut pas confondre celui qui regrette de ne pas être chez lui car il a été forcé de partir, comme Du Bellay, et celui qui est parti par curiosité et qui le regrette.

Le quatrième poème est J'ai voulu voyager, à la fin le voyage... de Jean-Baptiste Chassignet paru en 1594 dans Mépris de la vie et consolation contre la mort. Ce poème est l'exemple parfait d'une victime de sa propre curiosité et il me paraissait important de le mettre en évidence après avoir parlé de Joachim Du Bellay.

Ces deux poèmes étant relativement tristes, j'ai décidé de vous redonner un peu de joie avec Le Voyage de Jean-Pierre Claris de Florian, paru dans Fables en 1792. Il y représente très bien l'idée du voyageur heureux qui voyage pour voyager. « Viajar por viajar » (voyager pour voyager) dit Ernesto Guevara dans le film Diarios de motocicletas (Carnets de voyage). On retrouve aussi l'idée du voyageur aventurier et bien que ce poème date du 18^{em} siècle, d'après moi c'est celui qui est le plus d'actualité parmi les 15 que j'ai regroupé. En effet, juste dans le domaine du cinéma, ce poème peut faire le liens entre Indiana Jones, Carnets de Voyage, Le Hobbit et bien trop d'autres œuvres pour que je les énumère.

Comme je l'ai dit, ce 5^{em} poème représente surtout un voyageur simple qui suit la volonté de Dieu. Pour le 6^{em} poème j'ai voulu monter la barre plus haut et pour ça j'ai choisi Expérience de Winston Perez dont je m'excuse de ne pas avoir trouvé la date de parution mais je sais qu'elle est entre la fin du 20^{em} siècle et le début du 21^{em}. Dans ce poème on voyage à la fois dans la dure vie d'un homme, qui par sa dureté lui apporte l'expérience, et dans le monde des vers aux syllabes irrégulières qui accentuent beaucoup le côté poétique. Je sais que c'est l'un de mes préférés parmi les 15 poèmes mais je ne peux pas vraiment expliquer pourquoi. Je le trouve plus plaisant à lire que les autres je suppose ? Peut importe. Le deuxième vers de ce poème est « par dessus les étoiles » et c'est la raison pour laquelle le 7^{em} poème est En bateau de Paul Verlaine paru en 1869. Quel est le lien entre ces deux poèmes à part le voyage me direz-vous ? La réponse est simple. Le début du premier vers du poème est « L'étoile ». Ce poème ne raconte pas un

voyage comme on l'imagine, il s'agit en fait d'un poème tiré des Fêtes galantes et il raconte plutôt un voyage à travers un groupe de personnes que l'amour a poussé à manquer d'enthousiasme.

Le 8em poème n'a aucun rapport avec un poème galant, il s'agit de Brise Marine de Stéphane Mallarmé écrit en 1865 et sa structure est similaire au début de ma préface. En effet, on commence par une sorte d'appel du voyage expliqué avec différentes raisons qui suivent exactement la même logique que dans Départ de Rimbaud avec « Assez vu », « Assez eu » et « Assez connu ». Ensuite Stéphane Mallarmé décrit un voyage qui est plus un rêve que la réalité ce qui me fait penser à Expérience. Lorsqu'il imagine son voyage, il dit « Je partirai ! Steamer balançant ta mâture ». Les steamers sont des bateaux à vapeur créés à cette époque et c'est cette même machine à vapeur qui alimente les premiers trains au même moment. Quelle coïncidence ! Le 9em poème s'intitule Les Trains, il est de Henry Bataille et est publié en 1904. Si j'ai choisi ce poème en particulier c'est car je vous ai déjà présenté des poèmes qui parlent de voyage au sens physique, au sens spirituel, mais jamais les deux en même temps. C'est justement la particularité de celui-là qui raconte à la fois le voyage physique du train et le voyage spirituel et rêveur de celui-ci. Il est aussi plutôt joyeux, on peut s'en rendre compte juste en regardant le premier et le dernier vers : « Les trains rêvent dans la rosée, au fond des gares... » et « J'aime les trains mouillés qui passent dans les champs ». J'ai choisi le prochain poème pour contraster avec celui-ci. Il s'agit de Voyage de nuit de Victor Hugo publié en 1855 dans Les Contemplations. On y voyage dans un monde très sombre avec un point de vue très négatif typique de l'envoyé de Dieu destiné à guider les peuples jusqu'aux vérités éternelles. C'est un voyage spirituel dans son monde mais il a quand même sa place dans mon anthologie car il me permet de mettre en valeur Ondes – Voyage de Guillaume Apollinaire, le 11em poème publié en 1918, donc le contenu est globalement plus simple à comprendre et la présentation est très originale, le texte est éparpillé sur la feuille ce qui fait qu'il y a une très faible quantité de mots par rapport à la place qu'ils prennent. C'est donc tout le contraire du poème de Victor Hugo. Guillaume Apollinaire y parle de son amour qui part et fini par ne plus le voir. Puis pour continuer sur le thème du voyage dans le monde des histoires d'amour qui ne fonctionnent pas, j'ai voulu mettre un poème similaire mais avec le point de vue d'une femme pour étudier plus de facettes de ce style. J'ai donc choisi Voyage en Espagne de Rosemonde Gérard Rostand publié en 1908 dans Les Muses Françaises. Maintenant nous allons faire des mathématiques. Rosemonde Gérard Rostand est née en **1866**, **3** mots composent le titre Voyage en Espagne et si on regarde le mot voyage, les lettres v, o, y, a, g et e sont les **22em**, **15em**, **25em**, **1er**, **7em** et **5em** lettres dans l'ordre alphabétique. Or, $1866+3+22+15+25+1+7+5=1944$. Quelle coïncidence ! En 1944, Le voyage de Hollande et autres poèmes de Louis Aragon est publié et on y trouve le 13em poème : J'arrive où je suis étranger. De plus, à la ligne **13** de ce poème le mot le plus long est « longtemps » composé de **9** lettres et il n'y a qu'**un seul** paragraphe qui compose le poème. Calculons encore un peu, $1866+13 \times 9 - 1 = 1982$ qui se trouve être l'année de la mort de Louis Aragon. Il était donc incontournable que je parle de ce poème. De plus il aborde un type de voyage dont je n'avais pas encore parlé, c'est le voyage dans la vie du narrateur. Pour moi c'est encore différent des voyages physiques ou spirituels, c'est à la fois ces deux choses et en même temps un voyage dans le temps qui me fait penser au film Le Fantôme des Noëls passés. Enfin dans la forme du poème il n'y a ni paragraphe ni ponctuation ce qui m'a poussé à choisir un autre poème avec une forme originale. Il s'agit de Voyage de Théophile Gautier paru en 1845 dans Premières Poésies. On y trouve des strophes de 8 vers et une ponctuation relativement présente qui donne vie à un voyage à cheval.

Pour finir en beauté je vous ai choisi Ascension de Thomas Chaline publié aux alentours de

2011. C'est un poème ou l'on voyage dans l'ascension elle même, ce voyage se compose de trois étapes. Or, j'ai utilisé trois informations pour calculer 1944 (une date, un titre et le mot voyage) et il y avait trois produits dans le calcul de 1982 (1866, 13x9 et -1). Fin étant composé de trois lettres c'est le signe qu'il est temps que je laisse place à ces poèmes. Je tiens juste à signaler que de nombreux autres poèmes avaient leur place dans cette anthologie. J'ai volontairement décidé de ne pas mettre plusieurs poèmes d'un même artiste et les poèmes que j'ai choisi sont ceux qui m'ont paru les plus pertinents et en accord avec ma façon de penser.

L'invitation au voyage de Charles Baudelaire :

Mon enfant, ma sœur,
Songe à la douceur
D'aller là-bas vivre ensemble !
Aimer à loisir,
Aimer et mourir
Au pays qui te ressemble !
Les soleils mouillés
De ces ciels brouillés
Pour mon esprit ont les charmes
Si mystérieux
De tes traîtres yeux,
Brillant à travers leurs larmes.

Là, tout n'est qu'ordre et beauté,
Luxe, calme et volupté.

Des meubles luisants,
Polis par les ans,
Décoreraient notre chambre ;
Les plus rares fleurs
Mêlant leurs odeurs
Aux vagues senteurs de l'ambre,
Les riches plafonds,
Les miroirs profonds,
La splendeur orientale,
Tout y parlerait
À l'âme en secret
Sa douce langue natale.

Là, tout n'est qu'ordre et beauté,
Luxe, calme et volupté.

Vois sur ces canaux
Dormir ces vaisseaux
Dont l'humeur est vagabonde ;
C'est pour assouvir
Ton moindre désir
Qu'ils viennent du bout du monde.
- Les soleils couchants
Revêtent les champs,
Les canaux, la ville entière,
D'hyacinthe et d'or ;
Le monde s'endort
Dans une chaude lumière.
Là, tout n'est qu'ordre et beauté,
Luxe, calme et volupté.

Départ de Arthur Rimbaud :

Assez vu. La vision s'est rencontrée à tous les airs.
Assez eu. Rumeurs des villes, le soir, et au soleil, et toujours.
Assez connu. Les arrêts de la vie. — Ô Rumeurs et Visions!
Départ dans l'affection et le bruit neufs!

Heureux qui, comme Ulysse, a fait un beau voyage de Joachim Du Bellay :

Heureux qui, comme Ulysse, a fait un beau voyage,
Ou comme cestuy-là qui conquiert la toison,
Et puis est retourné, plein d'usage et raison,
Vivre entre ses parents le reste de son âge !

Quand reverrai-je, hélas, de mon petit village
Fumer la cheminée, et en quelle saison
Reverrai-je le clos de ma pauvre maison,
Qui m'est une province, et beaucoup davantage ?

Plus me plaît le séjour qu'ont bâti mes aïeux,
Que des palais Romains le front audacieux,
Plus que le marbre dur me plaît l'ardoise fine :

Plus mon Loire gaulois, que le Tibre latin,
Plus mon petit Liré, que le mont Palatin,
Et plus que l'air marin la douceur angevine.

J'ai voulu voyager, à la fin le voyage... de Jean-Baptiste Chassignet :

J'ay voulu voyager, à la fin le voyage
M'a fait en ma maison mal content retirer.
En mon estude seul j'ay voulu demeurer,
En fin la solitude a causé mon dommage.

J'ay voulu naviguer, en fin le navigage
Entre vie et trespas m'a fait desesperer.
J'ay voulu pour plaisir la terre labourer,
En fin j'ay mesprisé l'estat du labourage.

J'ay voulu pratiquer la science et les ars,
En fin je n'ay rien sceu ; j'ay couru le hasars
Des combas carnaciers, la guerre ore m'offence :

Ô imbecillité de l'esprit curieus
Qui mescontent de tout de tout est desireus,
Et douteus n'a de rien parfaite connoissance.

Le Voyage de Jean-Pierre Claris de Florian :

Partir avant le jour, à tâtons, sans voir goutte,
Sans songer seulement à demander sa route ;
Aller de chute en chute, et, se traînant ainsi,
Faire un tiers du chemin jusqu'à près de midi ;
Voir sur sa tête alors s'amasser les nuages,
Dans un sable mouvant précipiter ses pas,
Courir, en essuyant orages sur orages,
Vers un but incertain où l'on n'arrive pas ;
Détrempé vers le soir, chercher une retraite,
Arriver haletant, se coucher, s'endormir :
On appelle cela naître, vivre et mourir.
La volonté de Dieu soit faite !

Expérience de Winston Perez :

Je marchais seul
par dessus les étoiles
et crachais le feu
que les hommes pleurent encore
Je vivais comme un Etre
démuni d'espérance
et soufflait dans le vide
jusqu'à ne plus souffrir
J'éprouvais tous les maux
comme on aime les autres
et soulevait l'Ordalie
sur un Géant d'Acier
Je dormais sans dormir
dans les limbes d'antan
et voyageait sans vivre
au firmament d'un corps
Je parlais mille langues
inconnues et immondes
et me réveillait nu
au milieu de l'Aurore
J'avais encore espoir
que le temps m'abandonne
et voulais terminer
avec l'infiniment perdu

En bateau de Paul Verlaine :

L'étoile du berger tremblote
Dans l'eau plus noire et le pilote
Cherche un briquet dans sa culotte.

C'est l'instant, Messieurs, ou jamais,
D'être audacieux, et je mets
Mes deux mains partout désormais !

Le chevalier Atys, qui gratte
Sa guitare, à Chloris l'ingrate
Lance une oeillade scélérate.

L'abbé confesse bas Eglé,
Et ce vicomte dérégé
Des champs donne à son cœur la clé.

Cependant la lune se lève
Et l'esquif en sa course brève
File gaîment sur l'eau qui rêve.

Brise Marine de Stéphane Mallarmé :

La chair est triste, hélas ! et j'ai lu tous les livres.
Fuir ! là-bas fuir ! Je sens que des oiseaux sont ivres
D'être parmi l'écume inconnue et les cieux !
Rien, ni les vieux jardins reflétés par les yeux
Ne retiendra ce cœur qui dans la mer se trempe
Ô nuits ! ni la clarté déserte de ma lampe
Sur le vide papier que la blancheur défend
Et ni la jeune femme allaitant son enfant.
Je partirai ! Steamer balançant ta mâture,
Lève l'ancre pour une exotique nature !
Un Ennui, désolé par les cruels espoirs,
Croit encore à l'adieu suprême des mouchoirs !
Et, peut-être, les mâts, invitant les orages,
Sont-ils de ceux qu'un vent penche sur les naufrages
Perdus, sans mâts, sans mâts, ni fertiles îlots ...
Mais, ô mon cœur, entends le chant des matelots !

Les Trains de Henry Bataille :

Les trains rêvent dans la rosée, au fond des gares...
Ils rêvent des heures, puis grincent et démarrent...
J'aime les trains mouillés qui passent dans les champs,
Ces longs convois de marchandises bruissant,
Qui pour la pluie ont mis leurs lourds manteaux de bâches,
Ou qui dorment la nuit entière dans les garages...
Et les trains de bestiaux où beuglent mornement
Des bêtes qui se plaignent au village natal...
Tous ces grands wagons gris, hermétiques et clos,
Dont le silence luit sous l'averse automnale,
Avec leurs inscriptions effacées, leurs repos
Infinis, leurs nuits abandonnées, leurs vitres pâles...
Oh ! le balancement. des falots dans l'aurore !...
Une machine est là qui susurre et somnole...
Une face se montre et relaisse le store...
Et la petite gare où tinte une carriole...
Belloy, Sours, Clarigny, Gagnac et la banlieue...
Oh ! les wagons éteints où l'on entend des souffles !
La palpitation des lampes au voile bleu...
Le train qu'on croise et qui nous dit qu'il souffre,
Tandis que nous fronçons le sourcil dans nos coins,
Et nous laisse étonnés de son prolongement...
Oh ! dans la halte verte où l'on entend les cailles,
Le son du timbre triste et solitaire !... Et puis
Les voies bloquées avec au loin un sifflet qui tressaille,
Les signaux réguliers dans le dortoir des nuits...
Des appels mystérieux que l'on ne comprend pas...
Et, — oh ! surtout ! — après des bercements sans fin,
Où l'âme s'est donnée comme en une brisure,
L'entrée retentissante, avec un bruit d'airain,
De tout l'effort joyeux et bondissant du train,
Dans les grandes villes pleines de murmures !...
C'est là que vient se casser net le pur rayon
Qui m'a conduit d'un rêve à l'autre par le monde,
Rails infinis, sous le beau clair de lune et les fourgons,
A qui j'ai confié l'amertume profonde
De tous mes chers départs et tant d'enchantements...
J'aime les trains mouillés qui passent dans les champs.

Voyage de nuit de Victor Hugo :

On conteste, on dispute, on proclame, on ignore.
Chaque religion est une tour sonore ;
Ce qu'un prêtre édifie, un prêtre le détruit ;
Chaque temple, tirant sa corde dans la nuit,
Fait, dans l'obscurité sinistre et solennelle,
Rendre un son différent à la cloche éternelle.
Nul ne connaît le fond, nul ne voit le sommet.
Tout l'équipage humain semble en démente ; on met
Un aveugle en vigie, un manchot à la barre ;
À peine a-t-on passé du sauvage au barbare,
À peine a-t-on franchi le plus noir de l'horreur,
À peine a-t-on, parmi le vertige et l'erreur,
Dans ce brouillard où l'homme attend, songe et soupire,
Sans sortir du mauvais, fait un pas hors du pire,
Que le vieux temps revient et nous mord les talons,
Et nous crie : Arrêtez ! Socrate dit : Allons !
Jésus-Christ dit : Plus loin ! et le sage et l'apôtre
S'en vont se demander dans le ciel l'un à l'autre
Quel goût a la ciguë et quel goût a le fiel.
Par moments, voyant l'homme ingrat, fourbe et cruel,
Satan lui prend la main sous le linceul de l'ombre.
Nous appelons science un tâtonnement sombre.
L'abîme, autour de nous, lugubre tremblement,
S'ouvre et se ferme ; et l'œil s'effraie également
De ce qui s'engloutit et de ce qui surnage.
Sans cesse le progrès, roue au double engrenage,
Fait marcher quelque chose en écrasant quelqu'un.
Le mal peut être joie, et le poison parfum.
Le crime avec la loi, morne et mélancolique,
Lutte ; le poignard parle, et l'échafaud réplique.
Nous entendons, sans voir la source ni la fin,
Derrière notre nuit, derrière notre faim,
Rire l'ombre Ignorance et la larve Misère.
Le lys a-t-il raison ? et l'astre est-il sincère ?
Je dis oui, tu dis non. Ténèbres et rayons
Affirment à la fois. Doute, Adam ! nous voyons
De la nuit dans l'enfant, de la nuit dans la femme ;
Et sur notre avenir nous querellons notre âme ;
Et, brûlé, puis glacé, chaos, semoun, frimas,
L'homme de l'infini traverse les climats.
Tout est brume ; le vent souffle avec des huées,
Et de nos passions arrache des nuées ;
Rousseau dit : L'homme monte ; et de Maistre : Il descend !
Mais, ô Dieu ! le navire énorme et frémissant,
Le monstrueux vaisseau sans agrès et sans voiles,
Qui flotte, globe noir, dans la mer des étoiles,
Et qui porte nos maux, fourmillement humain,

Va, marche, vogue et roule, et connaît son chemin ;
Le ciel sombre, où parfois la blancheur semble éclore,
À l'effrayant roulis mêle un frisson d'aurore,
De moment en moment le sort est moins obscur,
Et l'on sent bien qu'on est emporté vers l'azur.

Ondes – Voyage de Guillaume Apollinaire :

Voyage en Espagne de Rosemonde Gérard Rostand :

Beauté divine des nuages...
Ah ! comment dire la couleur
De ce miraculeux voyage
Qui mêla mon cœur à ton cœur !

C'était rose, royal, champêtre,
Éternel, – et même enfantin.
C'était ce que le soir, peut-être,
Pense en regardant le matin.

Sous tant de clarté, le cœur doute ;
La joie est une angoisse aussi.
On croyait prendre sur la route,
Vers le bonheur, des raccourcis.

Le ciel est bleu, la mer est basse.
De loin je regarde et je vois
Un merveilleux passant qui passe...
Ce passant merveilleux, c'est toi !

De loin je te photographie
Dans un petit verre carré.
C'est bien toi. Jamais de ma vie
Je ne t'ai autant adoré.

C'est toi !... Tu parles... Tu respires...
Tu vas, et tu viens, et tu vis...
Tu t'assieds sur un banc pour lire
Le petit journal du pays.

Je marche dans l'eau sur la plage
Pour te rejoindre à l'horizon ;
Tous les bateaux sont en voyage ;
Nous revenons vers les maisons,

Vers les jardins, vers les musiques,
Le vent ferme son éventail.
Ô les ravissantes boutiques !
L'une est le Palais du corail.

Mes yeux soulignent de tendresse
Le moindre geste que tu fis ;

Sur nos pas, les magasins dressent
Des espaliers de fruits confits ;

L'Église a des vieilles statues ;
Nos ombres tremblent sur le sol ;
Tous les rêves sont dans la rue...
Tous les oiseaux sont espagnols...

Leur cantate n'est pas surprise
De se poser sur des genêts...
Quelle douceur... Comment la brise
Savait-elle que tu m'aimais ?...

Ah ! que la promenade est brève
Quand c'est toi qui la proposas...
Il y eut de tout dans ce rêve :
Des silences, des mimosas,

Un chapeau qui, pour mieux te plaire,
S'ajoutait un voile argenté ;
Et l'éternel vocabulaire
Que l'amour seul sait inventer.

...Mais la vie, hélas, va trop vite,
Le matin touche le tantôt...
Comme en tes bras je suis petite,
Quand tu me passes mon manteau.

Mon cœur, fou de tendresse, tremble
Comme la plume d'un bambou...
Et je t'aime tant qu'il me semble
Que tu ne m'aimes plus du tout !

J'arrive où je suis étranger de Louis Aragon :

Rien n'est précaire comme vivre
Rien comme être n'est passager
C'est un peu fondre comme le givre
Et pour le vent être léger
J'arrive où je suis étranger
Un jour tu passes la frontière
D'où viens-tu mais où vas-tu donc
Demain qu'importe et qu'importe hier
Le cœur change avec le chardon
Tout est sans rime ni pardon
Passe ton doigt là sur ta tempe
Touche l'enfance de tes yeux
Mieux vaut laisser basses les lampes
La nuit plus longtemps nous va mieux
C'est le grand jour qui se fait vieux
Les arbres sont beaux en automne
Mais l'enfant qu'est-il devenu
Je me regarde et je m'étonne
De ce voyageur inconnu
De son visage et ses pieds nus
Peu à peu tu te fais silence
Mais pas assez vite pourtant
Pour ne sentir ta dissemblance
Et sur le toi-même d'antan
Tomber la poussière du temps
C'est long vieillir au bout du compte
Le sable en fuit entre nos doigts
C'est comme une eau froide qui monte
C'est comme une honte qui croît
Un cuir à crier qu'on corroie
C'est long d'être un homme une chose
C'est long de renoncer à tout
Et sens-tu les métamorphoses
Qui se font au-dedans de nous
Lentement plier nos genoux
Ô mer amère ô mer profonde
Quelle est l'heure de tes marées
Combien faut-il d'années-secondes
À l'homme pour l'homme abjurer
Pourquoi pourquoi ces simagrées
Rien n'est précaire comme vivre
Rien comme être n'est passager

C'est un peu fondre comme le givre
Et pour le vent être léger
J'arrive où je suis étranger.

Voyage de Théophile Gautier :

Au travers de la vitre blanche
Le soleil rit, et sur les murs
Traçant de grands angles, épanche
Ses rayons splendides et purs :
Par un si beau temps, à la ville
Rester parmi la foule vile !
Je veux voir des sites nouveaux :
Postillons, sellez vos chevaux.

Au sein d'un nuage de poudre,
Par un galop précipité,
Aussi promptement que la foudre
Comme il est doux d'être emporté !
Le sable bruit sous la roue,
Le vent autour de vous se joue ;
Je veux voir des sites nouveaux :
Postillons, pressez vos chevaux.

Les arbres qui bordent la route
Paraissent fuir rapidement,
Leur forme obscure dont l'œil doute
Ne se dessine qu'un moment ;
Le ciel, tel qu'une banderole,
Par-dessus les bois roule et vole ;
Je veux voir des sites nouveaux :
Postillons, pressez vos chevaux.

Chaumières, fermes isolées,
Vieux châteaux que flanque une tour,
Monts arides, fraîches vallées,
Forêts se suivent tour à tour ;
Parfois au milieu d'une brume,
Un ruisseau dont la chute écume ;
Je veux voir des sites nouveaux :
Postillons, pressez vos chevaux.

Puis, une hirondelle qui passe,
Rasant la grève au sable d'or,
Puis, semés dans un large espace,
Les moutons d'un berger qui dort ;
De grandes perspectives bleues,
Larges et longues de vingt lieues ;

Je veux voir des sites nouveaux :
Postillons, pressez vos chevaux.

Une montagne : l'on enraye,
Au bord du rapide penchant
D'un mont dont la hauteur effraye :
Les chevaux glissent en marchant,
L'essieu grince, le pavé fume,
Et la roue un instant s'allume ;
Je veux voir des sites nouveaux :
Postillons, pressez vos chevaux.

La côte raide est descendue.
Recouverte de sable fin,
La route, à chaque instant perdue,
S'étend comme un ruban sans fin.
Que cette plaine est monotone !
On dirait un matin d'automne,
Je veux voir des sites nouveaux :
Postillons, pressez vos chevaux.

Une ville d'un aspect sombre,
Avec ses tours et ses clochers
Qui montent dans les airs, sans nombre,
Comme des mâts ou des rochers,
Où mille lumières flamboient
Au sein des ombres qui la noient ;
Je veux voir des sites nouveaux :
Postillons, pressez vos chevaux !

Mais ils sont las, et leurs narines,
Rouges de sang, soufflent du feu ;
L'écume inonde leurs poitrines
Il faut nous arrêter un peu.
Halte ! demain, plus vite encore,
Aussitôt que poindra l'aurore,
Postillons, pressez vos chevaux,
Je veux voir des sites nouveaux.

Ascension de Thomas Chaline :

Ascension de la dune
L'exploit de mes enfants
Du vent et de la brume
Le merveilleux printemps

Ascension éphémère
Et les rires insouciantes
Dans le sable lunaire
Tout contre l'océan

Ascension fulgurante
Et au bout du chemin
Sur le toit du monde
Rien ne nous atteint